

1. Pateikiame po 6 kiekvienos kalbos (anglų k., rusų k., vokiečių k. ir prancūzų k.) trumpuosius tekstus ir po 1 ilgąjį kiekvienos kalbos tekstą. Iš viso 28 tekstai.

2. **Išversti trumpuosius tekstus siūlome iki 2023 m. kovo 15 d.**

Registracija vyks iki 2023 m. sausio 30 d.

3. Moksleivis tekstą gali rinktis su mokytojo (darbo vadovo) pagalba, bet verčia jį **savarankiškai**.

4. Versdami tekstus moksleiviai gali naudotis žodynais. Darbas atliekamas rašant ranka arba kompiuteriu. Rašančių ranka prašytume tai daryti įskaitomai. Primename, jog tekste esantys eilėraščiai taip pat turi būti išversti (pažodinis arba poetinis vertimai).

5. Verčiant pasirinktą tekstą laikas nėra ribojamas.

6. Išverstus tekstus maloniai prašome išsiųsti vienu iš būdų:

a) elektroniniu vertimo lapu, kurio adresas yra <https://www.vkif.lt/darbu-siuntimas> (atsivertę šį puslapį, rasite vertimo vietą ir anketą, kurią reikia užpildyti ir išsiųsti; išsiuntę darbą, gausite patvirtinimą, kad vertimas gautas).

b) jei neturite galimybės naudotis elektroniniu vertimo lapu, išverstus tekstus galite siųsti ir Lietuvos paštu, adresu: **VKIF „Tavo žvilgsnis“, J. Jasinskio g. 16G, LT-01112 Vilnius**. Drauge su tekstais paskutiniame puslapyje pateikiame unifikotą vertimo lapo pavyzdį, kuriame yra anketinė dalis. Nepamirškite jos užpildyti. Tai yra vertimo švarraštis.

7. Vertinant darbus dėmesys bus kreipiamas į kūrybinį vertėjo požiūrį perteikiant mintis gimtąja kalba, kūrinio nuotaikos atitikimą, gramatines ir kalbos klaidas.

8. Pageidaujantys versti iš prancūzų kalbos moksleiviai, kurių prancūzų kalba yra gimtoji, į anketinės dalies 5,8 ir 9 klausimus atsako – „gimtoji kalba“.

9. Iliustruotojas neprivalo būti vertėjas. Iliustruotojas gali pasirinkti bet kurį tekstą. Su teksto turiniu, reikalui esant, gali padėti susipažinti mokytojai arba darbo vadovai.

10. Iliustravimo darbai gali būti atlikti įvairiomis technikomis, jie gali būti įvairiausių formatų. Darbus prašome išsiųsti iki 2023 m. kovo 15 d.

11. Iliustracijos originalą būtina siųsti Lietuvos paštu, adresu: **VKIF „Tavo žvilgsnis“, J. Jasinskio g. 16G, LT-01112 Vilnius**. Iliustracijas galite siųsti elektronine forma (jeigu darbas buvo kuriamas kompiuteriu), adresu: <https://www.vkif.lt/darbu-siuntimas>

12. Siunčiant originalą Lietuvos paštu būtina nurodyti autoriaus vardą ir pavardę, amžių, švietimo įstaigos pavadinimą pritvirtintame baltame 2,5 x 9 cm formato lapelyje, dešinėje piešinio pusėje. Kitoje (atvirkščioje) pusėje priklijuokite užpildytą anketinę dalį (kaip ir vertėjų), nepamiršdami nurodyti teksto, kurį iliustruojate.

13. **Vertinsime darbus tų mokyklų arba atskirų dalyvių, kurie pateikė elektronines paraiškas su reikiamais duomenimis.**

14. Geriausių darbų autoriams bus įteikti diplomai, kitiems dalyviams – padėkos, o mokytojams – projekto vykdytojo pažymėjimai.

15. Tie projekto dalyviai, kurie norėtų pelnyti ilgojo teksto vertėjo diplomą, **turi išversti siūlomą arba savo pasirinktą didesnės apimties tekstą arba visus šešis ta pačia kalba pateiktus trumpuosius tekstus**. Darbų atlikimo laikas – 2023 m. kovo 15 d. **Pasirinkus versti savo tekstą, būtina atsiųsti ne tik vertimą, bet ir jo originalą.**

16. Geriausių darbų autorių sąrašą pateiksime mokykloms 2023 m. gegužės pabaigoje. Kad sąrašas būtų paskelbtas laiku, prašytume nevėluoti ir laiku pateikti atliktus darbus.

17. Susidarius saugiai aplinkai 2023 m. rudenį, geriausių darbų autorius vėl pakviesime keliauti. Jeigu saugios aplinkos dar nesulaukume, tai pasinaudotume įsteigtu prizų fondu, kuriame gausu stalo ir kompiuterinių žaidimų, knygų, turizmo ir sporto inventoriaus, dovanų su projekto „Tavo Žvilgsnis“ veiklos atributika.

18. Norėdami pasiteirauti, rašykite adresu zvilgsnis@vkif.lt, būtinai nurodydami savo tel. numerį tam, kad susiklosčius neatidėliotinai situacijai, projekto konsultantai galėtų su Jumis susisiekti.

19. Jūsų atliekami VKIF projektų darbai gali tapti Brandos darbo dalimi.

20. Maloniai primename, jog pateikti tekstai svetainėje bus matomi visiems. Kad šių tekstų vertimai ir jų iliustracijos būtų vertinami, reikia atlikti dalyvių registraciją. Ją turi atlikti grupės vadovas(-ė) arba pats dalyvis ar jo tėvai. Paraiška dalyvauti projekte pildoma mūsų svetainėje prisijungus prie savo paskyros per skiltį *Mano VKIF* (pirmą kartą būtina registracija).

Il était une fois un joli petit diable, tout rouge, avec deux cornes noires et deux ailes de chauve-souris. Son papa était un grand diable vert, et sa maman une diablesse noire. Ils vivaient tous les trois dans un lieu qui s'appelle l'Enfer, et qui est situé au centre de la Terre.

L'Enfer, ce n'est pas comme chez nous. C'est même le contraire : tout ce qui est bien chez nous est mal en Enfer ; et tout ce qui est mal ici est considéré comme bien là-bas. C'est pourquoi, en principe, les diables sont méchants. Pour eux, c'est bien d'être méchant.

Mais pour notre petit diable, lui, voulait être gentil, ce qui faisait le désespoir de sa famille. Chaque soir, quand il revenait de l'école, son père lui demandait :

-Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

-Je suis allé à l'école.

-Petit imbécile ! Tu avais fait tes devoirs ?

-Oui, Papa.

-Petit crétin ! Tu savais tes leçons ?

-Oui, Papa.

-Petit malheureux ! Au moins, j'espère que tu t'es dissipé ?

-As-tu battu tes petits camarades ?

-Non, Papa.

-As-tu lancé des boulettes de papier mâché ?

-Non, Papa.

-As-tu seulement pensé à mettre des punaises sur le siège du maître pour qu'il se pique le derrière ?

-Non, Papa.

-Mais alors, qu'est-ce que tu as fait ?

-Eh bien, j'ai fait une dictée, deux problèmes, un peu d'histoire, de la géographie...

En entendant cela, le pauvre papa diable se prenait les cornes à deux mains, comme s'il voulait se les arracher.

-Qu'est-ce que j'ai bien pu faire à la Terre pour avoir un enfant pareil ? Quand je pense que depuis des années, ta mère et moi, nous faisons des sacrifices pour te prêcher le mauvais exemple, pour essayer de faire de toi un grand, un méchant diable ! Mais non ! Au lieu de se laisser tenter, Monsieur fait des problèmes ! Enfin, quoi, réfléchis : Qu'est-ce que tu comptes faire, plus tard ?
-Je voudrais être gentil, répondit le petit diable.

Bien entendu, sa mère pleurait, et son père le punissait. Mais il n'y avait rien à faire : le petit diable s'obstinait. A la fin, son père lui dit :

-Mon pauvre enfant, je désespère de toi. J'aurais voulu faire de toi quelqu'un, mais je vois que c'est impossible. Cette semaine encore, tu as été le premier en composition de français ! En conséquence, j'ai décidé de te retirer de l'école et de te mettre en apprentissage. Tu ne seras jamais qu'un petit diablotin, un chauffeur de chaudière... Tant pis pour toi, tu l'as voulu !

Et en effet, dès le lendemain, le petit diable n'alla plus à l'école. Son père l'envoya à la Grande Chaufferie, et là il fut chargé d'entretenir le feu sous la grande marmite où bouillaient une vingtaine de personnes qui avaient été très méchantes pendant leur vie.

Une bande de grenouilles décide d'organiser une course. L'enjeu était d'être la première à arriver tout en haut de la montagne.

Dès que la nouvelle de la course se répand dans le village, des tas de grenouilles curieuses se rassemblent pour voir et soutenir les concurrentes.

Pleines de courage et de motivation, les candidates se placent sur la ligne de départ et commencent à grimper.

Mais très vite, les villageoises se mettent à faire des commentaires désobligeants :

« *Elles n'y arriveront jamais ! Elles sont bien trop lentes !* »

Au bout de quelques minutes, certaines grimpeuses se sentent démotivées et quittent la course.

D'autres succombent à la fatigue, la faim ou la soif et préfèrent s'asseoir pour regarder celles qui continuent.

Les commentaires des villageoises reprennent de plus belle.

« *Pour qui se prennent-elles, si c'était possible, nous l'aurions déjà fait !* » disent certains.

« *On n'a jamais vu pareille sottise, les grenouilles ne sont pas faites pour grimper !* » disent d'autres.

Les concurrentes malgré leur courage, commencent à mesurer les difficultés de leur projet et quittent la course l'une après l'autre.

Toutes. Sauf une, la plus petite.

Elle grimpe lentement, sans relâche, tandis qu'autour d'elle, les commentaires se font de plus en plus insistants : « *Descends, tu n'y arriveras jamais ! Ce que tu es ridicule !* ».

Pourtant, inlassablement, la petite grenouille continue à avancer.

Après un énorme effort, elle finit par gagner le sommet. Toutes se précipitent autour d'elle pour savoir comment elle avait fait pour réaliser ce que personne n'avait encore jamais fait.

L'une d'entre elles s'approche pour lui demander sa recette.

C'est alors qu'elle découvre que la petite championne était sourde...

Devant l'énorme station ferroviaire de Shibuya, à **Tokyo**, se dresse la **statue en bronze d'un chien**. Même si la statue est petite par rapport aux énormes enseignes en néon, elle n'est pas difficile à trouver. Depuis 1934, cette statue est un **point de rencontre** : les gens se donnent rendez-vous à côté de celle-ci.

Cette statue représente **Hachiko** (ハチ公), un chien de race Akita. L'animal est né en 1923 et a été amené à Tokyo l'année suivante. Il a été adopté par un professeur à l'université impériale de Tokyo. Les deux deviennent vite inséparables : chaque jour, Hachiko accompagnait son maître à la station de Shibuya, lorsqu'il partait au travail. Lorsqu'il revenait du travail, l'homme trouvait son chien qui l'attendait avec impatience, à la sortie de la gare.

Hélas, le professeur est mort en 1925.

Bien qu'Hachiko n'était encore qu'un jeune chien, son maître lui manquait beaucoup. Chaque soir, il allait à la station et attendait qu'il revienne. Les gens étaient très surpris par ce comportement. Pendant neuf ans, Hachiko allait à la gare pour attendre son maître.

Hachiko est bientôt devenu célèbre : les gens venaient le caresser et lui donner à manger. En 1934, on a construit une statue en son honneur. L'année d'après, Hachiko est mort.

Aujourd'hui encore, ce chien reste un symbole d'**amitié**, de **fidélité** et de **loyauté**. Deux films lui ont été consacrés. En février 2015, une **nouvelle statue** a été érigée, à l'Université de Tokyo : elle représente le chien retrouvant enfin son maître.

Un jour, Jean-Paul Fabrec est assis dans la petite maison à la frontière d'A..... Jean Paul est douanier. Il s'ennuie. C'est tous les jours la même chose. Peu de personnes ne traversent à ce poste de frontière.

Un jour, une vieille dame arrive sur son scooter. Elle a un énorme sac sur le bagager. Jean-Paul fait signe à la dame de s'arrêter et lui demande d'ouvrir son sac. Mais il n'y a que de vieux vêtements dedans.

-Vous pouvez continuer, dit le douanier.

Le lendemain, la vieille dame est de retour. De nouveau elle est sur son scooter et de nouveau, elle porte un énorme sac sur le bagager.

- Bonjour, Madame, dit-il poliment, qu'est-ce qu'il y a dans votre sac ?

- Seulement de vieux vêtements, répond la dame en souriant.

" Elle pense que je suis stupide, se dit le douanier".

- Ouvrez votre sac, s'il vous plaît !

La dame ouvre son sac et – il y a seulement des vieux vêtements dedans.

Après avoir examiné le sac soigneusement, Jean-Paul dit :

- C'est bon, vous pouvez partir.

La dame revient tous les jours et tous les jours, Jean-Paul examine son sac. Il ne trouve jamais rien. Mais comme il est un douanier expérimenté, il est convaincu qu'elle fait de la contrebande. Mais il ne peut pas le prouver.

Un jour, la dame ne revient plus et quelque temps après, Jean Paul prend sa retraite.

Deux ans plus tard, assis sur la terrasse d'un café à Jean –Paul reconnaît la vieille dame qui prend son thé à une autre table.

Il s'approche et dit : bonjour, Madame, vous vous rappelez de moi ? Je suis Jean-Paul Fabrec.

- Ah oui, répond la dame, le gentil douanier ...Comment allez-vous ?

- Très bien, Madame. Je suis en retraite maintenant. Je peux vous demander quelque chose ?

- Oui, allez-y.

- Je sais que vous faisiez de la contrebande, mais dites-moi pourquoi je n'ai jamais rien trouvé dans votre sac.

- Mais il y avait seulement des vieux vêtements, je faisais la contrebande des scooters.

Ils s'appellent Nacer, Farida, Bachir, Aïcha. On les appelle « la deuxième génération ». La première, c'était celle de leurs parents, Algériens, Marocains et Tunisiens venus en France comme travailleurs immigrés. Eux, ils sont nés en France, ils y ont grandi, ils ont la nationalité française.

« Nous ne sommes pas des immigrés, même si le sang de l'immigration coule dans nos veines. Mais comme on nous répète sans cesse qu'on est étrangers, on se surnomme les Beurs », explique Nacer.

Beur signifie « Arabe ». C'est aussi la contraction de « Berbères d'Europe » et cela désigne tous les enfants d'immigrés du Maghreb. Ils habitent les cites de transit, les HLM de banlieue. Ils ont grandi entre deux cultures. « A la maison, on vit souvent dans le respect de l'Islam, on mange la cuisine arabe et la mère ne parle presque pas le français. A l'école, dans la rue, avec les copains, on vit à l'européenne. On regarde la télé, on va au ciné-club ou au fast-food du coin ». Ces jeunes veulent rester en France, même s'ils ne s'y sentent pas toujours très bien acceptés. Le pays de leurs parents n'est plus le leur :

« On est immigré là-bas comme ici, on se demande si on a un pays » dit Bachir. Ils sont souvent victimes de réactions racistes :

« Toute ma jeunesse, j'ai souffert d'avoir les cheveux frisés et le teint basane, raconte Karim. Je suis facilement repérable, surtout par la police. Quand il y a des contrôles, le premier interpellé, c'est toujours moi. Ce qui est malheureux, c'est qu'ils n'essaient pas de savoir qui nous sommes. Le raciste, c'est celui qui insulte l'autre sans le connaître. »

En automne 1984, un jeune Sénégalais est victime d'un incident raciste dans le métro parisien, lorsqu'il le raconte à ses camarades, une bande de jeunes d'origines diverses, française étrangère, ceux-ci décident de réagir. C'est ça que le mouvement « Touche pas à mon pote » est né. Il est symbolisé par un badge qui représente une main ouverte. Depuis, des jeunes, des adultes, des écrivains et des artistes célèbres le portent et un grand mouvement de solidarité et de lutte contre le racisme se développe. Les jeunes montrent qu'ils veulent vivre ensemble dans la fraternité et le métissage des cultures.

Tout commence vers 800 avant Jésus-Christ, alors que des conflits déchirent les États grecs. Iphitos est alors roi d'Élide, minuscule territoire où se trouve le site d'Olympie. Le roi se rend à Delphes pour consulter la pythie et lui demande comment lui, si faible, pourrait épargner à son peuple les guerres et les pillages. "Rétablissez les jeux chers aux dieux", répond la pythie, dont les oracles sont vus comme infaillibles. Ces jeux chers aux dieux ont été oubliés. Iphitos va voir son puissant voisin Lycurgue, roi de Sparte, qui, séduit par l'idée, propose que l'Élide soit reconnue comme État neutre. Tous les chefs d'État sont d'accord. Et Iphitos, sans perdre de temps, institue des "Jeux athlétiques qui se dérouleront tous les quatre ans à Olympie", d'où leur nom immédiat de "Jeux Olympiques". Effet bénéfique, puisqu'on prend dès lors l'habitude de déposer les armes, pendant des périodes de plus en plus longues, afin d'admirer les athlètes et honorer les dieux. Très vite, les Jeux olympiques vont devenir la seule manifestation commune à tous les États grecs.

Les Jeux olympiques de l'Antiquité, nés de considérations politiques, mourront pour les mêmes raisons. L'empereur Théodose I^{er}, arrivé au pouvoir en 379 après Jésus Christ qui avait fait du christianisme la religion officielle, déclare les Jeux "impies" et les abolit en 393, à l'issue de la 286^e olympiade.

Il faudra attendre 1503 ans pour qu'ils renaissent, en 1896, de la volonté d'un homme : le baron de Coubertin. Raisons encore une fois plus politico-humanistes que purement sportives. Et des Jeux olympiques, existaient depuis toujours. Dès 350 avant Jésus-Christ, les athlètes s'entraînaient dix mois de suite et devaient suivre un stage de trente jours avant les épreuves. Pour participer, il fallait "n'être ni étranger, ni esclave, n'avoir commis ni crime, ni impiété, ni sacrilège". Très vite, les Jeux deviennent l'affaire de véritables professionnels : les cités, comme elles le font de nos jours avec les joueurs de football, s'arrachent les vedettes pour des sommes énormes.

Quand, en 146 avant Jésus-Christ, les Romains établissent leur domination, ils prennent aussi les Jeux en main. À leur manière. Les "étrangers au peuple grec" entrent en compétition et obtiennent des prix... Une victoire vaut 500 moutons. La coutume se répand, dans les villes des vainqueurs olympiques, d'offrir des rentes à vie aux héros et de les recevoir et les honorer comme des demi-dieux ! En 67 après Jésus Christ, Néron avait décidé de se présenter lui-même au départ de la course de chars. Les nombreux équipages engagés dans cette épreuve appartenaient aux plus riches personnalités des différentes cités, qui confiaient les rênes aux meilleurs professionnels. Quand ils apprennent la décision de Néron de participer en personne, les autres concurrents, avec une sagesse toute politique, décident de se retirer. Ainsi Néron apparaît-il debout sur un char solitaire tiré par dix chevaux ; en dépit de deux chutes, il réussit à terminer la distance réglementaire et reçoit les lauriers olympiques.

LES SPORTS DES JEUX OLYMPIQUES DE L'ANTIQUITÉ

La boxe

La boxe antique possédait moins de règles que le sport actuel. Les boxeurs se battaient, sans rounds, jusqu'à ce que l'un des deux adversaires soit mis K.O

Les courses de chevaux

La course se faisait sur 6 tours de l'hippodrome soit environ 7 kilomètres

Le pentathlon

Ce sport était la combinaison de 5 sports, le lancer du disque, le javelot, le saut, la course et la lutte.

Le lancer de disque

Les grecs de l'antiquité considéraient que le rythme et la précision que l'athlète conférait à son lancer étaient aussi importants que la force de son lancer.

Le javelot

Le javelot était aussi haut qu'un homme, il était fait de bois ; ses extrémités ont été taillées soit recouvertes d'une pointe de métal.

La course

Il existait 4 types de courses à Olympie. Le "stade" était le sport le plus ancien des Jeux. Les coureurs faisaient un sprint sur 192 mètres, ce qui représentait la longueur du stade. Les autres courses étaient le "double-stade" (384 m.), et une course d'endurance qui s'étendait de 7 à 24 stades, soit entre 1344 m. et 4608 m.

La lutte

Comme la lutte actuelle, un athlète devait renverser son adversaire sur le sol ; la hanche, l'épaule ou le dos devaient nettement toucher le sol lorsqu'il tombait. Pour gagner le match, il fallait faire tomber son adversaire 3 fois. Pour gagner on avait le droit de casser les doigts de son adversaire.

Le pugilat

Si la Lutte était le sport le plus prisé des Grecs, le Pugilat et le Pancrace étaient eux aussi couramment pratiqués, si bien qu'ils devinrent très tôt disciplinés Olympiques. Comme tous les autres sports Grecs de l'époque, le Pugilat se pratiquait nu. Les poings des pugilistes étaient entourés de courroies de cuir appelées cestes, elles-mêmes parfois recouvertes de lamelles de plomb, de cuivre ou de bois, destinées à blesser ou à tuer et ce, même si dans la règle Olympique il était interdit de mettre à mort volontairement son adversaire.

Les jeux olympiques Modernes

Devise olympique : "Citius, Altius, Fortius." - plus rapide, plus haut, plus fort.

Depuis leur renaissance en 1896, les jeux olympiques sont devenus le plus grand événement sportif du monde. Le Superbowl peut passionner les États-Unis, la coupe du Monde de Football peut soulever l'Amérique du Sud ou l'Europe, et les courses hippiques de Melbourne peuvent figer toute l'Australie mais seuls les jeux olympiques appartiennent au monde entier. Peu importe combien de championnats du monde un athlète a gagné, les jeux olympiques restent le couronnement suprême de ses ambitions. La participation aux Jeux n'est pas considérée seulement comme un exploit, mais comme un honneur.

L'idée de gagner n'était pas de la plus haute importance pour le baron Pierre de Coubertin (leur fondateur). Son idée était plutôt d'unifier toutes les nations sous la bannière du sport.

"L'amateur idéal" était son critère d'excellence. Il croyait que l'exercice sportif devait être "noble & chevaleresque." Rien, pas de récompense pécuniaire, pas de profit, pas d'intérêts économiques n'étaient autorisés lors de la rencontre de tous ces athlètes. La récompense suffisante était de rivaliser honnêtement.

"Le plus important, pour les Jeux olympiques, n'est pas de gagner mais de participer. De même, la chose la plus importante dans la vie n'est pas le fait de triompher mais de lutter."

Pierre de Coubertin.

Un vieux pauvre, a barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit :

-Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici :

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand-chose. J'avais deux sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne ou nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout ; On n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre ; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix du galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodés à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il ; j'aurais préféré autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée en grande tenue. Mon père en redingote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ ; mais au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de benzine.

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fût terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope, et ôté ses gants pour ne pas les gêner.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montrer en ville. Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles :

« Hein ! si Jules était là-dedans, quelle surprise ! »

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été la terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse *fait des bêtises*. Il est ce qu'on appelle, en souriant, un noceur. Chez les

nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle !

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père ; après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien, devint tout à coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait : « Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet, je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble... »

Cette lettre était devenue l'évangile de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles ; mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait ; et ma mère aussi disait souvent :

« Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire ! »

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle :

« Hein ! si Jules était là-dedans, quelle surprise ! »

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mouchoir, et crier :

« Ohé ! Philippe. »

On avait échafaudé mille projets sur ce retour assuré ; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne près d'Ingouville. Je n'affirmerais pas que mon père n'eut point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'ainée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans ; l'autre vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'Idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin ; on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs, déplorables d'ailleurs, de cette île couverte par le pavillon britannique, comme disent les gens qui parlent avec simplicité.

Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier : le vapeur chauffant contre le quai de Granville ; mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis ; ma mère inquiète ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un poulet reste seul de sa couvée ; et, derrière nous, les nouveaux époux qui restaient toujours en arrière, ce qui me faisait souvent tourner la tête.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre, sous sa redingote dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes. Puis elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approche de ma mère" et de mes sœurs en demandant :

« Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres ? »

Ma mère hésitait, à cause de la dépense ; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié :

« J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades. »

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

« Quant à Joseph, il n'en a pas besoin ; il ne faut point gâter les garçons. »

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé.

Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans laisser couler l'eau ; il voulut même donner l'exemple et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote et j'entendis ma mère murmurer :

« Il ferait mieux de se tenir tranquille. »

Mais tout à coup mon père me parut inquiet ; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur, et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla forte pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, à mi-voix, à ma mère :

« C'est extraordinaire, comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules »

Ma mère, interdite, demanda :

« Quel Jules ? ... »

Mon père reprit :

« Mais...mon frère... Si je ne le savais pas en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui. »

Ma mère effarée balbutia :

« Tu es fou ! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ?

-Va donc le voir, Clarisse ; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tes propres yeux. »

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ride, et ne détournait pas le regard sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite :

« Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout sois prudent, pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant ! »

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, a longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important comme s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments :

« Quelle était l'importance de Jersey ? Ses productions ? Sa population ? Ses mœurs ? Ses coutumes ? La nature du sol », etc., etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des Etats-Unis d'Amérique.

Puis on parla du bâtiment qui nous portait, l'Express ; puis on en vint à l'équipage. Mon père, enfin d'une voix troublée :

« Vous avez là un vieil écailleur d'huîtres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bon homme ? »

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement :

« C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais vous voyez ou il en est réduit maintenant. »

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards :

« Ah ! ah ! très bien..., fort bien...Cela ne m'étonne pas...Je vous remercie beaucoup, capitaine. »

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit :

« Assieds-toi ; on va s'apercevoir de quelque chose. »

Il tomba sur le banc en bégayant :

« C'est lui, c'est bien lui ! »

Puis il demanda :

« Qu'allons-nous faire ? ... »

Elle répondit vivement :

« Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien. »

Mon père paraissait atterré. Il murmura :

« Quelle catastrophe ! »

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse :

« Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos ! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche ! ... »

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta :

« Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huîtres, a présent. Il ne manquerait plus que d'être reconnu par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous ! »

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmais que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres :

« Combien est-ce que nous vous devons, Monsieur ? »

J'avais envie de dire : mon oncle.

Il répondit :

« Deux francs cinquante. »

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main se matelot toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant :

« C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle ! »

Je lui laissai dix sous de pourboire. Il me remercia :

« Dieux vous bénisse, mon jeune Monsieur ! »

bas ! Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier, là-

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda :

« Il y en avait pour trois francs ? ...Ce n'est pas possible. »

Je déclarai d'une voix ferme :

« J'ai donné dix sous de pourboire. »

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux :

« Tu es fou ! donner dix sous à cet homme, à ce gueux ! ... »

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre.

Puis on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approche des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore un fois mon oncle Jules, de m'approcher, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huîtres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

Et nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père !

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

VERTIMU IR ILIUSTRACIJU PROJEKTAS TAVO ŽVILGSNIS 2023

1. Švietimo įstaigos pavadinimas	
2. Moksleivio (-ės) vardas, pavardė (spausdintinėmis raidėmis)	
3. Mokytojo (darbo vadovo) vardas, pavardė	
4. Verčiamo/ilustruojamo teksto pavadinimas (lietuvių kalba)	
5. Užsienio kalba, iš kurios verčiama/ilustruojama	
6. Moksleivio klasė/kursas	
7. Moksleivio amžius	
8. Tai Jūsų pirmoji ar antroji užsienio kalba? (pildo tik vertėjai)	
9. Užsienio kalbos mokymosi metai (pildo tik vertėjai)	